



Souvenirs d'autrefois

avec **Bernard Julien**

La cuisine d'été ou le fournil

Comme dans la majorité des habitations de l'époque à la campagne, papa a construit une annexe qui sert de cuisine d'été et qu'on appelle le *fournil*¹. Cette pièce, sans divisions ni fondation ni doubles fenêtres et contiguë à la maison, est un ajout que l'on fait pour rendre la saison estivale plus confortable. Une saison où, dans la vie du cultivateur, tout se passe à l'extérieur. On y vit durant le jour, ne regagnant la grande maison que pour le coucher. Ce qui allège le travail de la maîtresse des lieux car l'entretien est grandement simplifié. Elle sert donc de cuisine, de salle commune, de point de rencontre et de lieu de travail pour les menues activités saisonnières. Elle est bien aérée par deux portes moustiquaires et des fenêtres qui s'ouvrent pour faciliter la circulation de l'air – ce qui n'est pas à dédaigner quand on sait qu'on doit quand même chauffer le poêle pour la cuisson des aliments². Elle permet aussi de garder la grande maison bien au frais. Dans ma tête d'enfant, c'est un signe que l'été tant attendu est enfin arrivé, cette saison si importante dans la vie du cultivateur et si prisée des enfants que nous sommes.

Le fournil, hors de la saison estivale, fait office de remise et de chambre froide. C'est un peu le réfrigérateur et le congélateur d'une autre époque. Les aliments se conservent bien et sont à portée de main. Pour entreposer le bois de chauffage, pour remiser certains objets inutilisés l'hiver, ce bâtiment est très utile. Il sert aussi en quelque sorte de vestiaire et de vestibule d'entrée pour éviter que le froid pénètre directement dans la maison.

Traditionnellement, c'est après le grand ménage du printemps et le début des semences qu'on déménage dans le *fournil*. Et c'est à la maîtresse de maison d'en choisir le moment.



Cuisine d'été (photo vers 1945)

Pour nous, c'est presque un événement : maman a tellement hâte de pouvoir respirer le grand air et d'avoir de l'espace qu'elle profite des premières belles journées de mai pour le faire, même si les grosses chaleurs vont se faire attendre encore un peu. Et c'est le plus tard possible à l'automne qu'on revient dans la grande maison. On a tous hâte, et je me souviens du premier feu que l'on y fait : le poêle à bois reprend sa place et devient un peu l'âme du foyer – sans jeu de mots –, le centre de nos activités, celui devant lequel il fait bon se retrouver. Aujourd'hui, pour bénéficier des joies de l'été et de la nature, nous aménageons des verrières ou nous prolongeons nos salles à manger par des patios. Autres temps, autres mœurs.

nad.bernard@tlb.sympatico.ca

¹ Le mot *fournil* tire son nom du mot «four» qui servait à la fabrication du pain. On peut l'appeler aussi le bas-côté, ou cuisine d'été. Dans l'interprétation populaire, le fournil et la cuisine d'été sont synonymes alors qu'en fait le fournil est une pièce séparée de la maison principale, et non la cuisine d'été qui est contiguë à celle-ci.

² La préparation des repas se traduisait par cette curieuse expression «faire l'ordinaire».



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

**Meilleurs vœux de
bonne année à
tous nos lecteurs !**



Fonds P18 Lorenza Blouin-Bélanger de la SHGL



Souvenirs d'autrefois

avec **Bernard Julien**

L'alimentation - 1re partie

Alors qu'aujourd'hui les épiceries regorgent d'aliments qu'on a du mal à choisir tellement ils sont variés et issus de toutes les parties du monde, il en est tout autrement pendant et après la seconde Grande Guerre mondiale. D'abord, à la campagne, ce sont des marchands ambulants qui sillonnent les foyers pour vendre les produits d'épicerie. Deux fois par semaine, ils prennent les commandes puis les livrent à domicile, et nuls mieux qu'eux ne connaissent les habitudes paysannes et aussi les *secrets de famille*. Les repas ne manquent pas de saveur car maman sait les préparer avec ingéniosité, compte tenu des denrées employées à l'époque. Les légumes ne sont pas la source première d'alimentation – à part les pommes de terre – et ils sont surtout utilisés dans les soupes. Celle au bœuf et aux légumes que maman fait chaque samedi matin, on ne peut l'oublier tant elle est bonne et onctueuse – du moins c'est mon souvenir gourmand... Le bouillon est gras, il n'est pas fait de concentré, et le tout est composé de carottes, de navets, de choux et de tomates qui ont été récoltés du potager, à quoi elle ajoute du vermicelle. Pour la soupe aux pois, il est parfois difficile d'en acheter qui «cuisent» bien et maman en fait une bonne provision quand ils répondent à ses critères. Certains restent durs même si, la veille, elle les fait tremper dans l'eau. Et je me rappelle qu'il se glisse toujours des pois qui deviennent noirs à la cuisson, et nous nous amusons à faire deviner combien nous en avons dans notre assiette, en les cachant sous la cuiller. Quand la saison du maïs (blé d'Inde) arrive, la cuisson de celui-ci dans la soupe aux pois donne à cette dernière un goût incomparable et à l'épi un appel à y revenir.

Le plat principal est composé surtout de bœuf, de veau et de porc. Avant qu'on fasse l'élevage des poules, on n'en consomme pas, et même après, ce n'est pas notre mets habituel sauf si l'une d'entre elles a le malheur d'être en fugue et de se faire «lutter» par une *machine*¹.



Soupière d'époque

Pour l'utilisation des restes, il y a le *chiard*² (viande et patates émincées) et le ragoût auquel on incorpore de la farine grillée. L'hiver surtout, nous bénéficions des préparations culinaires faites avec les animaux de boucherie : pâtés à la viande, saucisse, boudin, tartes au suif. Il ne faut pas oublier les mets traditionnels comme le pâté aux patates, la sauce aux œufs, les fèves au lard (que nous assaisonnons légèrement de vinaigre) et le pâté chinois. Nous ne sommes pas des amateurs de poisson bien que le vendredi nous devions *faire maigre*, de même que le mercredi (selon mon souvenir) pendant le carême; maman aime bien le saumon en boîte, mais peu parmi nous partageons son goût. Il faut ajouter que nous ne consommons pas d'oignons, car papa a horreur de ce légume. Et ma grande sœur aussi..., peut-être plus !

Parfois maman triche... et ajoute à notre insu quelques morceaux du légume défendu ! Pour les pommes de terre, en hiver elles sont souvent cuites au four puisque ce dernier est constamment chaud. Parfois elles éclatent en pleine cuisson, ayant été placées dans le fourneau alors qu'il était encore chaud et qu'elles n'avaient pas été piquées au préalable à l'aide d'une fourchette.

nad.bernard@tlb.sympatico.ca

¹ Machine est le mot habituellement employé pour désigner une automobile.

² Ce terme désigne souvent une nourriture peu appétissante.



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

**Histoire & patrimoine
Généalogie**
Centre d'archives privées agréé

www.genealogie.org/club/shrml



Fonds P135 Émilienne Bélanger Constantineau
de la SHGL.



Souvenirs d'autrefois

avec **Bernard Julien**

L'alimentation - 2e partie

Il ne faudrait pas oublier que, pendant la guerre, le gouvernement distribuait des coupons de rationnement pour la viande, le beurre et le sucre entre autres. Le cultivateur avait une situation privilégiée à cet égard car l'élevage des animaux permettait de produire soi-même ces vivres au contraire des citadins. Quant au sucre, comme un de mes frères possédait un rucher, il nous était possible d'en acheter suffisamment pour notre consommation en misant sur le permis spécial des apiculteurs. En leur enlevant leur miel, ces derniers devaient compenser pour la survie hivernale des abeilles en leur donnant une sorte de sirop fait de sucre fondu.

Ce dont plusieurs d'entre nous se souviennent le plus peut-être, c'est la fricassée aux carottes et la galette de sarrasin. Je ne donnerai pas la recette, mais la fricassée était composée de rondelles de carottes sautées dans un beurre brun auquel on ajoutait des patates émincées. Une fois cuites, on y joignait un peu de lait et nos papilles de l'époque se délectaient. Aujourd'hui, mes papilles ont sans doute perdu leur acuité car je ne parviens pas à en savourer les sensations du passé.

Pour ce qui est de la galette de sarrasin, il faut dire qu'on produisait parfois nous-mêmes cette céréale, une plante facile à cultiver et qui a cette heureuse prérogative de débarrasser des mauvaises herbes le terrain où elles sont semées. La pousse est tellement dense qu'elle ne permet pas au chiendent de se développer. C'est sur les ronds du poêle à bois qu'elle se cuit. Préparée avec du soda (bicarbonate de soude), du sel et de l'eau, elle complète certains repas du soir mais surtout remplace tout simplement les tranches de pain du déjeuner. On y étend du beurre, on la roule, puis on dévore... c'est peu dire ! Certains préfèrent la mélasse pour en



Nappe en lin tissée par ma mère

rehausser le goût. On est moins porté à plaindre Donald de la série *Un homme et son péché* qui doit souvent se contenter de cette céréale quand soi-même on s'en délecte ! Assez souvent les restes de pommes de terre de la veille, rôties elles aussi sur les ronds du poêle, s'ajoutent à notre repas matinal. Pour varier, maman prépare également des crêpes, cuites très minces, et du pain doré.

Les desserts ne manquent jamais à la maison. Mon père a toujours été considéré comme ayant la dent sucrée... ce que je suis loin de renier ! Celui qui est le plus usuel, c'est le sirop que maman fait et dans lequel on saute des bouchées de pain. En plus des tartes aux pommes, aux raisins (farlouche), aux fraises, aux bleuets et au sucre s'ajoutent les gâteaux, les poudings au pain et au riz, le blanc-manger, le jello, les compotes de pommes et de rhubarbe, la mousse aux pommes (blancs d'œufs montés en neige, sucre et pommes râpées) et j'en oublie... On ne dédaigne pas la crème d'habitant qui accompagne bien le sucre d'érable, le pouding chômeur et autres desserts. Quant à maman, elle aime terminer ses repas avec du pain et du beurre. C'est pour elle comme un symbole de son rôle de fermière qui voit au bien-être de la famille.

nad.bernard@tlb.sympatico.ca



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

Histoire & patrimoine
Généalogie
Centre d'archives privées agréé

www.genealogie.org/club/shrml



Fonds P135 Émilienne Bélanger Constantineau
de la SHGL.



Souvenirs d'autrefois

avec **Bernard Julien**

La vie de famille (1re partie)

Les coutumes ou les traditions qui concernent chaque famille se manifestent principalement aux grands événements de l'année. Noël est sans doute la plus grande fête, celle qui retient l'attention des enfants, celle surtout dont on se souvient davantage et qui apporte avec elle une certaine nostalgie, celle du *bon vieux temps*...

Pendant les trois ou quatre semaines qui précèdent le jour de Noël, nous lisons avec beaucoup d'intérêt les aventures du Père Noël. Dans le quotidien *L'Action catholique*, on fait le récit du voyage de l'illustre personnage avec ses rennes, voyage parsemé d'embûches qui menacent son arrivée attendue pour le 24 décembre au soir. Je me souviens qu'on discute même entre nous de ses chances de réussite.

Aussi longtemps que nous croyons au bonhomme, et même après, c'est la page qu'on dévore dès l'arrivée du journal.

Maman aime beaucoup chanter et c'est sûrement sur son initiative que se répercutent dans la maison tout au long de la période de l'Avent *Les anges dans nos campagnes*, *Mon beau sapin* et surtout – modifié à notre façon – le fameux *Père Noël, père Noël, apporte-moi des bébelles, des p'tites pelles, des grosses pelles, pis toutes sortes de bébelles* sur l'air de «Jingle bells». Ce temps, il ne faut pas l'oublier, en est aussi un de sacrifices et de renoncement : pas de gâteries, pas de sucreries (en avait-on d'ailleurs?) et peut-être une privation pour le p'tit Jésus.

La veille de Noël, nous partons dans le froid vers sept ou huit heures du soir pour nous rendre au village de Pont-Rouge. La *peau de carriole* bien chaude autour de la taille, nous nous entassons

dans la voiture. Par les chemins de raccourcis à travers champs et forêt, bien balisés, nous atteignons l'écurie «Jobin» où nous dételons le cheval et nous faisons un arrêt à la maison du même propriétaire soit pour nous réchauffer à notre arrivée ou pour attendre après la messe que la carriole soit prête. Maman en profite pour faire les achats de Noël au magasin général qui regorge de

marchandises. Parfois elle nous amène avec elle et, à notre insu, achète les cadeaux, soit un morceau de linge, soit un jouet pour chacun de nous. Elle est très astucieuse, car on n'a pas connaissance de ses acquisitions. D'autres fois, elle nous laisse chez la tante Valéda pour lui permettre de faire son magasinage à l'abri de nos regards. Pendant les trois messes usuelles, je pense que notre esprit vogue davantage sur des pensées plus profanes que religieuses tellement nous sommes fébriles juste à imaginer ce qui sera déposé au pied du sapin.



Arbre de Noël (vers 1945).

Le retour à la maison est moins agréable. Il fait souvent très froid, et les lisses de la voiture crissent plus fort sur la neige rugueuse. Certains se souviennent qu'on s'est fait voler des morceaux d'attelage un certain soir de Noël alors qu'un voisin conduisait la voiture. Nous ne réveillonnons pas et nous nous couchons dès notre arrivée dans l'attente des cadeaux du matin. Une pomme, une orange, des bonbons, et aussi un petit présent nous attendent au lever. Il ne peut pas être considérable, mais je pense que nous avons toujours eu un petit *quelque chose* pour nous réjouir. Parfois on reconnaît sous le sapin un jouet ou une pièce de linge aperçus au magasin et le doute s'installe sur la véracité du Père Noël...

nad.bernard@tlb.sympatico.ca



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

Histoire & patrimoine
Généalogie
Centre d'archives privées agréé

www.genealogie.org/club/shrml



Légende: Amusement en hiver sur la rue du Portage, Mont-Laurier, vers 1920. Fonds Lorenza Blouin-Bélanger de la SHGL.



Souvenirs d'autrefois

avec **Bernard Julien**

La vie de famille (2e partie)

Le jour de l'An n'a pas la même magie que la fête précédente, et nous, les enfants, nous nous amusons à nous dire : « Bonne année, mon grand nez », et l'autre de répondre : « Pareillement, ma grand' dent ». Habituellement, papa déjeune toujours avant nous, dès son retour de l'étable, puis fait sa prière du matin, seul. Ce jour-là, il nous attend et se met à genoux avec nous pour les oraisons matinales. Par la suite, le plus vieux de la famille demande la bénédiction paternelle pour tous les enfants. Moment solennel quand papa se lève et trace le signe de croix en disant quelque chose comme : « Que Dieu vous bénisse, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Puis ce sont les vœux, et les embrassades. Il faut dire qu'à l'époque, c'est à peu près notre seule occasion de manifester nos élans de tendresse et d'amour.



Joseph-France Paquet

Mon grand-père maternel,
Joseph-France Paquet (1859-1938)

Et encore là, ils se font de façon très discrète. Au fond de nous, c'était la partie la moins agréable et la plus gênante.

quasi inexistante; reste le fendage du bois qui se fait un peu par temps perdu, ici et là au cours de la semaine. C'est donc le moment de recevoir la parenté. Il est probable que le dimanche, sur le perron de l'église où les paroissiens en profitent pour se rencontrer et parler sans doute de la "neige" et du beau temps, on s'entend d'avance pour annoncer sa visite dans le courant de la semaine. Les

gens viennent prendre le repas du midi, passent une partie de l'après-midi à palabrer puis s'en retournent chez eux. Comme on a toujours une bonne provision de nourriture, il est facile de bien les accueillir. *Pépère Paquet* (décédé alors que j'avais cinq ans) passe de temps en temps quelques jours avec nous et c'est à pied qu'il fait le trajet à partir de Neuville (environ sept milles). Je me souviens de guetter par la fenêtre sa visite tant attendue, un point noir qui se profile sur la route en

neigée. C'est un beau souvenir, le seul que j'ai de lui.

Le midi du jour de l'An, c'est le dîner annuel des « Julien » dans la maison de notre grand-père Édouard, chez l'oncle Arthur. Une grande partie de la parenté est là, oncles et tantes, cousins et cousines. Un petit verre de gin ou de caribou, je pense, est servi comme apéritif. Cette rencontre a disparu, au grand plaisir de maman qui disait toujours que ce premier de l'An doit se passer « en famille », c'est-à-dire entre nous. Pour célébrer ce début d'année, maman renouvelle notre petite provision de bonbons. Encore là, ils ont un petit air de déjà vu !

Le Mardi gras marque la fin des réjouissances hivernales. Ce soir-là, les adultes surtout se déguisent (vêtements et masques) et rendent visite aux gens du voisinage. À ma connaissance, on ne l'a jamais fait nous-mêmes, mais il nous arrive de recevoir des fêtards. Les gens sont bien accueillis, font un bout de veillée avec leurs hôtes, racontent des histoires et font rire la maisonnée mais protègent bien leur anonymat sous des déguisements réussis. C'est une façon de se récréer avant d'entreprendre le *carême* le lendemain, mercredi des Cendres, et se faire dire par le curé : « Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. » Et vlan ! Finies les réjouissances.

Les mois de janvier et de février marquent une pause dans la vie du cultivateur. La production laitière est

nad.bernard@tlb.sympatico.ca



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

Histoire & patrimoine
Généalogie
Centre d'archives privées agréé

www.genealogie.org/club/shrml



Légende: Amusement en hiver sur la rue du Portage, Mont-Laurier, vers 1920. Fonds Lorenza Blouin-Bélanger de la SHGL.



Souvenirs d'autrefois

avec **Bernard Julien**

La vie de famille (3e partie)

Certains soirs, quand il y a de la visite, les hommes aiment parler des feux follets, des loups-garous, des revenants et des maisons hantées. La mort est un sujet angoissant et on raconte que, parfois, les âmes du purgatoire viennent tourmenter les familles par des bruits de chaînes et des phénomènes inexplicables. Elles demandent, semble-t-il, des prières pour leur salut. Grosse interrogation existentielle : où va-t-on après la mort? L'enfer, le ciel, c'est quoi ? D'autres, dès qu'ils quittent leur maison pour aller veiller, ont l'impression qu'elle prend feu... Illusion, au retour, tout est correct. Des esprits mauvais rôdent, c'est à n'y rien comprendre. Le diable lui-même est parfois présent à des soirées de danse défendues par certains curés.

Il laisse des marques sur les vêtements des jeunes filles – le tissu est brûlé là où il a posé ses mains – et le seul moyen de le faire partir consiste à l'asperger d'eau bénite. Sa fuite est marquée par un grand trou dans le mur où il est disparu !

Un autre événement est resté gravé dans ma mémoire, c'est les soirs des résultats d'élections. À l'époque où nous n'avons pas de radio à la maison, c'est chez l'oncle Arthur, notre voisin, qu'on se rend pour connaître l'issue du vote populaire. On fait demi-cercle autour de l'appareil et on écoute religieusement le poste où on diffuse l'issue de la campagne. Du côté des «Julien», on vote *bleu*, c'est-à-dire Conservateur au fédéral et Union nationale au Québec. Du côté des «Paquet», on vote *rouge*, donc Libéral, mais ce ne fut jamais cause de conflit entre mes parents. Les gagnants sont souvent impitoyables envers ceux qui ont eu la mauvaise idée de voter pour

l'aspirant député défait : on fait des feux devant les maisons des perdants. Aussitôt les résultats connus, ici et là on voit des flammes s'élever car on est au courant de l'allégeance de chacun: on est bleu ou rouge de père en fils. Avec le temps, les partisaneries se sont émoussées, et je pense que papa a déjà voté pour le *Bloc populaire* sous l'influence peut-être des plus grands qui adhéraient à ce parti fondé par André Laurendeau en 1942 et qui remporta quatre sièges au Québec en 1944. Je me souviens que mes frères et moi arborions fièrement ce petit cube de bois qui pendait au bout d'une corde. Était-ce l'ancêtre du Bloc québécois ?



Des âmes qui demandent sans doute des prières !

Le jour où la tante Valéda nous donne son appareil radio, c'est la fête. On écoute bien sûr Radio-Canada et aussi CKAC de Montréal et CHRC de Québec. Les ondes entrent difficilement. Je me souviens d'un des premiers programmes qui joue à l'heure du souper, soit *La famille Citrouillard*. On se réunit autour de la boîte magique, et on rit tous ensemble aux joyusetés des personnages. Plus tard, ce sont les radioromans, ou romans-fleuves qui attirent notre écoute. Pour nous les enfants, *Les aventures de Madeleine et Pierre* ainsi que *Yvan l'intrépide* juste avant le souper captent notre intérêt. Tous les "vieux" comme moi doivent se souvenir aussi de *Métropole*, *Jeunesse dorée*, *Un homme et son péché*, *La pension Velder*, *Je vous ai tant aimé* et pendant la guerre *La fiancée du commando* avec sa musique militaire. Plus tard le Cardinal Léger innovera avec son émission *Le chapelet en famille*, mais j'en reparlerai plus loin.

nad.bernard@tlb.sympatico.ca



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

Histoire & patrimoine
Généalogie
Centre d'archives privées agréé

www.genealogie.org/club/shrml



Légende: Amusement en hiver sur la rue du Portage, Mont-Laurier, vers 1920. Fonds Lorenza Blouin-Bélanger de la SHGL.



Souvenirs d'autrefois

avec **Bernard Julien**

La vie de famille (4e partie)

Certaines habitudes de vie retiennent mon attention, particulièrement celle de «tendre au collet» chaque automne. La forêt est assez giboyeuse pour qu'on réussisse à capturer une dizaine de perdrix et quelques lièvres. Pour les attirer, on dispose de chaque côté du collet, bien camouflés par des branches de sapin ou d'épinette, les petits fruits du cormier qui pousse en arrière de la maison. Le matin les jours de congé, ou l'après-midi, en revenant de l'école, nous allons faire la cueillette du gibier attrapé. J'y vais parfois à bicyclette, en suivant le chemin des vaches, tortueux mais idéal pour faire le trajet. En se suivant à la queue leu leu, les vaches tracent une piste irrégulière qu'elles empruntent pour la traite du lait et que j'aime dévaler pour me rendre à la forêt située à un kilomètre de la maison. Des lièvres mais surtout des perdrix capturés servent à la préparation de repas, mais je pense qu'on préfère les prendre plutôt que les manger !



Chasse à la perdrix

Le 25 novembre, fête de sainte Catherine¹, est une journée un peu spéciale. D'abord, c'est la patronne des *vieilles filles*, c'est-à-dire de celles qui n'ont pas pris (ou trouvé) mari alors qu'elles ont atteint vingt-cinq ans. On dit d'elles, d'ailleurs, avec un brin d'ironie, parfois de malice, qu'elles ont coiffé sainte Catherine. Ensuite c'est la fête d'un peu tout le monde, une réjouissance profane. À l'école, la maîtresse souligne cet anniversaire par la distribution de quelques tires et peut-être par une récréation prolongée ou un congé de devoir. Pour cette occasion, maman prépare elle-même la tire (à base de mélasse, cassonade et beurre) et toute

la famille se met à la tâche pour transformer cet amalgame en bonbons qui fondent dans la bouche. À l'aide de ses mains, bien beurrées, on «étire» dans un endroit frais – en l'occurrence le fournil – cette substance délicieuse pour en faire d'irrésistibles petites tires. Comme souvent une première vraie bordée de neige arrive en même temps, c'est un double plaisir.

Quand point la chaleur du printemps, fin de mai probablement, nous les enfants avons tous hâte de pouvoir sortir dehors pieds nus. C'est un moment que, pour ma part, j'attends avec impatience. Quel plaisir de marcher sur l'herbe, les roches, le sable, et sentir les moindres aspérités du terrain ! C'est comme une libération après les longs hivers, une jouissance toute physique d'être

en contact direct avec la nature. Instants magiques et puissants. Au début, on pose délicatement le bout du pied sur le sol car la chair est sensible, surtout si on touche un caillou, mais bien vite on s'habitue. Et tout l'été, on fait l'économie de chaussures en gambadant partout les pieds libres. Bien sûr, il arrive parfois des petits accidents, comme la fois où mon pied s'est enfoncé dans une boîte de conserve ébréchée : encore là la teinture d'iode a servi à éviter l'infection. Quand on se promène dans le clos des vaches, et qu'on a le malheur de marcher sur une bouse encore fumante, c'est moins comique... On appelle cet incident «se couper» : *Je m'suis encore coupé !* Quelle drôle d'expression, mais fétide réalité !

1) Sainte Catherine, morte décapitée et encore vierge, est la patronne – au Moyen Âge – des jeunes filles non mariées et donc encore vierges. Oups !

nad.bernard@tlb.sympatico.ca



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

**Histoire & patrimoine
Généalogie**
Centre d'archives privées agréé

www.genealogie.org/club/shrml



Lorenza Blouin à la cabane à sucre. Collection de la SHGHL.



Souvenirs d'autrefois

avec **Bernard Julien**

La vie de famille (5e partie)

Les jeux extérieurs font partie de mes bons souvenirs de jeunesse. Les moyens de nos parents ne leur permettent que très rarement de nous procurer des jouets venant des magasins. Et c'est d'une certaine façon tant mieux puisque nous devons imaginer nous-mêmes (et les fabriquer) certains bidules pour nous récréer. Je me souviens que j'ai beaucoup joué avec une *roulette*, ce petit appareil fait d'une roue (provenant d'une voiturette qu'on appelle *Express*) reliée à un bâton et qu'on promène en s'imaginant que c'est une voiture. Parfois on la munit d'un frein, et *vroum... vroum...* on décolle. Je m'épuisais à courir, me sermonnait mon père. Souvent aussi, avec une corde qui sert de cordeau, on attelle l'un de nous comme un cheval (corde passant derrière le cou et sous les bras), avec en main un fouet fait d'herbes rigides pour le stimuler. On le dirige en tirant sur la rêne à droite ou à gauche selon qu'on veut qu'il aille à hue ou à dia. On a retrouvé cette coutume dans un personnage du téléroman de Victor-Lévy Beaulieu, *L'héritage*.

À la brunante, les soirs de chaleur, on joue de temps en temps à la canisse. Ce jeu a pour but de repérer ceux qui se sont cachés et de les nommer en touchant un morceau de bois avant qu'ils ne le fassent eux-mêmes. On se disperse ici et là autour des bâtiments, sous la galerie et bravo pour celui qui réussit à toucher le bâton avant l'autre qui a la responsabilité de nous trouver. C'est avec les enfants de chez l'oncle Arthur, notre voisin, et ceux du voisinage qu'on s'amuse à courir. Ces

soirées m'ont toujours fasciné, et comme je suis le plus jeune, la plupart du temps je dois me contenter, tout comme mes parents, de regarder le jeu mais c'est suffisant pour me réjouir. Assis sur la galerie, les chauves-souris rôdant autour de la lumière d'entrée, je suis rempli de bonheur. Un bonheur intense, total. Un bonheur d'enfant heureux. Sans raison, juste le bonheur !



Ski au Mont Écureuil (1965)

L'hiver, bien sûr, on glisse en avant de la maison même si la pente n'est pas très élevée. Les traîneaux sont fort utiles pour ces amusements d'enfants, mais on invente ce qu'on appelle une «*slaille*»¹, qui est plus versatile. Ce *machin* peut ressembler à une trottinette, sans les roues. On met le pied sur une sorte de ski très court, on se tient après une traverse

installée au bout d'un montant de bois fixé au patin, puis on se donne des élans à l'aide de l'autre pied et on se laisse glisser. On fait aussi un peu de ski à travers les champs, et les bancs de neige qui se forment le long des clôtures de perches sont autant de petites côtes à descendre... et à remonter. Parfois on se rend à la ligne (ancienne voie ferrée) où les bords surélevés nous permettent de dévaler des côtes. Les skis servent à la fois à la randonnée et à la descente et certains sont fabriqués par papa, de même que les harnais de cuir. Les années où le verglas fait scintiller la neige et les arbres sous les rayons du soleil, les glissades en luges et... sur le fond de culottes sont tout un bonheur.

nad.bernard@tlb.sympatico.ca

1) Le terme vient probablement du verbe anglais «*to slide*» qui signifie glisser. On transcrit en écriture «*slaille, slayer et slyer*».



Cabane à sucre Desharnais, 1980. La cabane en activité.
Collection Jean-Marie Desharnais de la SHGL.



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

Nous serons au Salon des
aînés le 20 avril prochain.

VENEZ NOUS RENCONTRER
À NOTRE KIOSQUE !



Souvenirs d'autrefois

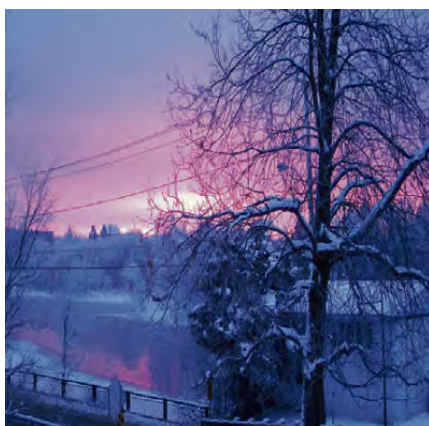
avec **Bernard Julien**

La vie de famille (6e partie)

La neige abondante de certains hivers permet aux plus grands de faire des tunnels. C'est un travail qui demande de la patience, mais les résultats sont enivrants. Et ce ne sont pas que de simples tunnels, mais de véritables labyrinthes, du moins d'après mes souvenirs. Et je sais que je n'ai pas la permission d'y aller seul, car on craint que je m'égaré dans les corridors qui s'entrecroisent. Quand surviennent des dégels accompagnés de pluie, les terrains situés au sud de la maison se remplissent d'eau. S'ils arrivent en plein hiver, c'est une aubaine pour nous parce que ces nappes d'eau, une fois le froid revenu, deviennent d'immenses patinoires. Si c'est le printemps que le déluge se produit, les champs «en bas», qui ne sont pas drainés, deviennent de véritables lacs. On prend alors les échaudoirs (bacs de bois qui servent à échauder les cochons quand on les tue) et on s'en sert comme chaloupes. De quoi transformer les intempéries en divertissement. Les plus vieux me racontent avoir même construit un radeau avec des perches de cèdre pour aller au large...

L'hiver est la saison idéale pour se récréer à l'intérieur. Les cartes nous servent non seulement de jeux de société mais contribuent à améliorer notre habileté par la construction de fragiles châteaux. On peut aller jusqu'à cinq ou six étages avant que ne s'écroule notre œuvre. Parfois aussi on fait de très longs chemins avec ces mêmes cartes, appuyées deux à deux, et serpentant d'une chambre à l'autre. Quel plaisir de les voir débouler les unes sur les autres quand on décide que le travail est achevé, mais quel désagrément si elles tombent sans notre volonté avant la fin des travaux!

Les cartes nous permettent aussi d'occuper nos longs après-midi de vacances et d'agrémenter les soirées où la télévision ne sévit pas encore. Les jeux de patience sont là, et ma sœur Madeleine a toujours été très habile en ce domaine, et surtout très «patiente»... En groupe, on joue surtout au Neuf, au Paquet voleur, à la Bataille,



Lever de soleil sur la Lièvre

au Quatre-sept appelé aussi Politaine, au Huit, au Charlemagne et au Euchre (youkeur). Ce dernier jeu est le préféré de maman, surtout que, lors de parties de cartes au village, elle est sûre de revenir avec un ou deux cadeaux. Ce n'est que plus tard que le Cinq cent ralliera la plupart d'entre nous.

Une autre excellente distraction nous est fournie par les casse-tête. On fait et refait les mêmes paysages, les mêmes arrangements floraux, les mêmes scènes champêtres avec une constance digne des moines. Les cahiers à colorier m'intéressent particulièrement, et c'est avec la peinture à l'eau que je trouve mon plus grand plaisir. Les teintes sont plus délicates et plus nuancées qu'avec les craies de cire, les objets ressortent davantage et les personnages, on dirait, prennent vie. Un damier qu'on possède nous offre la possibilité de mesurer notre habileté aux dames, à «qui perd gagne» et au «renard». Les «quêteux» (ce sont les itinérants, à l'époque, du monde rural) qui cherchent un refuge pour la nuit sont de redoutables joueurs de dames. Enfin un jeu qui s'est perdu dans la nuit des temps, et dont à peu près plus personne ne se souvient des règles : le barreau.

nad.bernard@tlb.sympatico.ca



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

**Histoire & patrimoine
Généalogie**
Centre d'archives privées agréé

www.genealogie.org/club/shrml



Cabane à sucre Desharnais, 1980. La cabane en activité.
Collection Jean-Marie Desharnais de la SHGL.



Souvenirs d'autrefois

avec **Bernard Julien**

La vie de famille (7e partie)

Pendant les vacances de Noël, alors que mes frères qui étudient au collège de Lévis se reposent à la maison, sont organisées à quelques reprises des soirées de cartes spécialement pour nous les grands enfants (je suis de la partie même si je suis encore jeune...). Ces rencontres se font soit chez nous, ou encore chez nos voisins. Le but premier est, bien sûr de s'amuser, mais il ne faut pas oublier que du côté des Lavallée, plusieurs filles sont disponibles... et maman – qui a toujours pensé à l'avenir de ses garçons – n'aurait pas détesté voir l'un d'eux *regarder* du côté de l'une d'elles. Le sort... ou les circonstances en ont décidé autrement. Et heureusement car je ne serais pas là pour vous raconter mes souvenirs...

Parler de nos dimanches après-midi me rappelle des moments inoubliables. Au retour de l'église, nous enlevons nos vêtements de sortie pour endosser du linge propre mais différent de celui de tous les jours. Maman aime beaucoup chanter et c'est sur les airs de *Plaisir d'amour*, *Le temps des cerises*, *Aux marches du palais*, etc. qu'elle charme nos jeunes oreilles. Elle possède un grand cahier cartonné où y sont transcrites plusieurs chansons qu'elle adore fredonner. Quand c'est l'été, on s'assoit sur des chaises pliantes fabriquées par papa ou les plus grands, on se promène à bicyclette et on flâne autour de la maison. C'est un peu le désœuvrement, et parfois l'ennui. Après l'achat de la Pontiac en 1948, il m'arrive souvent de m'asseoir derrière le volant ou à l'arrière de la voiture, et de faire de longues randonnées... en esprit ! Nous le faisons d'ailleurs avant cet achat en simulant la situation, assis sur des chaises et feignant de voyager sur des chemins accidentés. Malheureusement arrive bientôt l'heure du train, et il faut se décharger pour la traite quotidienne des vaches. Pas de répit pour le cultivateur.

S'il nous arrive d'être malades, le premier diagnostic nous est donné en tirant la langue : si elle est blanche, épaisse et pâ-



Un dimanche après-midi

teuse, c'est qu'on fait de la température. Le remède passe-partout arrive tout de suite : une bonne purge, et pas n'importe laquelle. De l'huile de castor (ricin) que maman mêle parfois à du jus d'orange pour passer en douce ce breuvage imbuvable. Puis une cuillerée de sucre afin d'en atténuer le goût qui fait lever le cœur. Mon frère Roch se rappelle qu'elle servait parfois du vin maison au *patient* pour le faire suer et elle en vérifiait le résultat en touchant notre front moite. Il faut vraiment être très malade pour recourir aux soins du médecin qui, à ce moment, fait des visites à domicile. C'est lui également qui, à son bureau, nous arrache les dents quand elles sont cariées. Pour augmenter notre résistance aux maladies et nous donner une bonne santé, on nous procure de l'huile de foie de morue, autre épreuve pour nos papilles gustatives. Le «complément alimentaire» est moins dur à avaler quand il se présente sous forme de capsule. Papa prépare parfois de la tisane : pour la fièvre, de l'herbe à dinde et des feuilles de menthe (peppermint) et au printemps, pour purifier le sang, il fait un mélange de chaton, d'aulnes blancs, de buis, de tremble et de sapin (recette approximative). Il faut dire que personne n'est friand de ces infusions insolites.

nad.bernard@tlb.sympatico.ca



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

Histoire & patrimoine
Généalogie
Centre d'archives privées agréé

www.genealogie.org/club/shrml



Hervé Bélanger devant une automobile.
Source: P18 Fonds Lorenza Blouin-Bélanger



Souvenirs d'autrefois

avec **Bernard Julien**

La vie de famille (8e partie)

Notre vie, comme celle de la plupart des cultivateurs de l'époque, se passait sous le signe de l'austérité. L'argent provenant principalement de l'industrie laitière, de la vente d'animaux de boucherie et de quelques produits de la terre (pommes de terre, tabac et fraises) était consacré au bon fonctionnement de la maison, à la nourriture, à l'habillement et à l'achat d'instruments agricoles. Les loisirs se passaient au sein la famille, d'autant plus que cette époque en était une de «survie». Je me rappelle que maman avait dit un jour de fin d'automne : «j'ai 20 \$ pour passer l'hiver.» Pas de quoi pavoiser ! Jamais nous ne sommes allés au restaurant comme sortie, c'eût été un non-sens et une dépense inimaginable. D'ailleurs on n'y pensait même pas tellement c'était naturel. Pour ce qui concernait les dépenses courantes comme la nourriture et l'habillement, c'était maman qui en assurait la gestion et en assumait le choix. Quelques fois par année, elle se rendait à Québec par train ou autobus pour l'approvisionnement vestimentaire et quelques coquetteries. Comme nous ne possédions pas d'automobile, quand mes parents rendaient visite à de la parenté un peu éloignée, c'était un voisin plus fortuné qui nous y conduisait avec une légère rémunération, et il participait à la rencontre comme un membre de la famille.

Pour les vêtements des enfants, ils passaient de l'un à l'autre selon les âges. Le p'tit dernier que j'étais a dû en récupérer plus d'un pour sauver la mise. Aussi maman ou une couturière se servait des habillements d'adultes, comme les paletots qu'on décousait et découpait, pour en fabriquer de plus petits pour nous. Je me souviens qu'une tante, plutôt habile en couture, venait aider ma mère à confectionner robes et même manteaux à partir de patrons pas toujours faciles à exécuter. Les chemises, les tricots (bas, gilets et mitaines) étaient faits maison. Une reminiscence : un matin, en revenant de communier, j'ai trébuché dans l'allée centrale



En costumes d'autrefois (1939)

de l'église, mes pieds s'enfargeant dans des bottes trop grandes que j'avais dû chausser et qui devaient appartenir à un de mes frères. Quelle honte pour moi, et surtout pour ma mère !

Les souvenirs étirent le temps, ils nous plongent dans un univers lointain qui nous laisse pantois face au monde moderne. Je n'ai pas connu l'époque où on s'éclairait à la chandelle ou à la lampe, mais on imagine mal aujourd'hui qu'on n'avait pas de radio, que le téléphone n'arrivera qu'au moment de mes vingt ans et qu'on allait chez le voisin pour s'en servir au besoin. Qu'on devait pomper l'eau pour qu'elle se rende au lavabo, qu'on devait la chauffer sur le poêle pour le lavage hebdomadaire. Que la télévision – miracle à l'époque – n'entrera en ondes qu'en 1954 et que la réception était plutôt neigeuse... On a peine à croire qu'on pouvait poster une lettre en mettant un timbre de trois cents sur l'enveloppe, qu'on était en mesure de se procurer un paquet de gomme pour dix cents. Que les institutrices ne gagnaient que deux cents ou trois cents piastres par année et que les gages d'un employé sur une ferme n'étaient que de cinquante cents par jour. On est loin d'un salaire minimum décent !

nad.bernard@tlb.sympatico.ca



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

**Histoire & patrimoine
Généalogie**
Centre d'archives privées agréé

www.genealogie.org/club/shrml



Bernadette Paquin en 1915, municipalité de Guénette. Fonds P95
Thérèse Nadeau de la SHGL.





Souvenirs d'autrefois

avec **Bernard Julien**

La p'tite école (1ère partie)

Située à environ un demi-mille de la maison, la p'tite école du Grand-Bois-de-l'ail ressemble à toutes les écoles de rang. La pièce principale qui sert de classe est assez vaste et les fenêtres ne permettent pas de voir au loin à moins qu'on grimpe sur une chaise. Pour avoir accès au bureau de la maîtresse, il faut monter sur la tribune. C'est là qu'on se rend, à tour de rôle, pour qu'elle corrige nos devoirs. Presque tous les pupitres des élèves sont doubles et fixés au plancher en rangées bien droites. Le dessus du bureau sur lequel on dépose nos cahiers pour écrire est pourvu d'un petit trou pour la bouteille d'encre et d'une légère cannelure pour les crayons. Une partie de la bâtisse sert de logement à la maîtresse qui peut y cuisiner et coucher. C'est une pièce fermée, et on n'y a pas accès. Le cabinet de toilette est relégué dans l'annexe, en arrière de l'école, qui sert d'abri au bois de chauffage. La pièce, exigüe et surélevée, et non chauffée, est dotée d'un siège dont le trou donne directement sur la terre. Pour atténuer les odeurs et tuer les bactéries, on verse de façon régulière sur les excréments de la chaux en poudre.

Dans la section classe, trône (c'est le cas de le dire) un poêle à bois qui nous est bien utile pendant la saison froide. Certains lundis matin, ça prend une bonne partie de l'avant-midi avant que le local soit réchauffé. Nous, nous grelottions autour du feu, encore emmitoufflés dans nos vêtements, mais on ne peut pas dire qu'on souffre beaucoup de la situation car l'apprentissage se fait au ralenti tandis que le bavardage... prolifère. L'école commence à 9 heures du matin pour se terminer à 11 h 30 et dans l'après-midi, c'est de 1 h à 3 h 30. Chaque demi-journée, une récréation de 15 minutes vient interrompre notre labeur. À mon époque du moins, aucune rigidité ne contraint l'institutrice



École du Grand-Bois-de-l'ail (1940)

à suivre cet horaire; la classe peut se terminer dix ou quinze minutes plus tard, et même trente, ou un peu plus tôt — ce qui est rare —, sans problème pour la maîtresse. Elle est autonome dans l'économie de son temps surtout que la durée des journées est, plus souvent qu'autrement, allongée.

Avant et après chaque partie de la journée, une prière est dite, sans doute un *Notre père* ou un *Je vous salue Marie*. Le matin cependant, si mon souvenir est juste, c'est le chapelet au complet qu'on doit égrainer. Après les invocations matinales, c'est la récitation — en rang — des leçons apprises à la maison. Quand on ne répond pas correctement aux questions, on passe à la *queue*, ce qui est bien irritant. Si on a levé la main et qu'on donne la réponse attendue, on se dirige fièrement à la tête. Chaque division passe à tour de rôle pendant que les autres élèves révisent leur matière ou font des travaux donnés par la maîtresse. Comme elle est seule à enseigner aux enfants, de la première à la neuvième année, elle doit expliquer à chaque groupe les exercices à accomplir puis l'envoyer travailler. S'il y a difficulté, ou si la tâche est terminée, on vient lui montrer ce qui est fait.

nad.bernard@tlb.sympatico.ca

Dès le 24 juin à la SHGHL



EXPOSITION

La Lièvre : une rivière à canot

Vernissage 24 juin 2017 – 14h



Découvrez l'histoire de Mont-Laurier
avec le circuit guidé

MARCHONS NOTRE HISTOIRE

Information 819 623-1900



Souvenirs d'autrefois

avec Bernard Julien

La p'tit école (2e partie)

Pendant les récréations, quand on est à l'extérieur, on joue souvent au « chat et à la souris », jeu qui s'accommode bien des deux sexes. Quant à la marelle, c'est surtout les filles qui s'y adonnent. De même que « sauter à la corde ». On joue parfois à la balle, mais pendant la plus grande partie de mes années au Bois-de-l'ail, on est seulement deux garçons, ce qui n'oriente pas nos loisirs vers cette activité. Les récréations prises à l'intérieur nous amènent à jouer aux cartes et assez souvent ces pauses se prolongent, la maîtresse y participant...

Une partie du vendredi après-midi est consacrée au dessin. C'est une sorte de récompense et de repos après le travail de la semaine. L'approche est rudimentaire car on ne possède pas de technique, et on s'exprime surtout par des natures mortes, des dessins d'animaux ou des paysages de campagne. À une époque s'ajoutent des travaux manuels qu'on termine à la maison. Pour la fin de semaine, on doit faire une composition, c'est-à-dire une rédaction littéraire. On invente une histoire qu'on embellit de notre mieux en travaillant le style, la forme, l'orthographe et on la termine le plus souvent par une morale.

Pour contrôler l'enseignement de l'institutrice, le Département de l'Instruction publique envoie des inspecteurs dans les écoles une à deux fois par année. Ces derniers questionnent les élèves surtout en français et en mathématiques, discutent un peu avec l'enseignante, regardent son journal d'appel et envoient un rapport à leurs supérieurs. Si l'évaluation est bonne, il est possible qu'elle reçoive une prime pour son rendement, soit une vingtaine de dollars. J'ai remarqué, quand j'ai été en mesure de comprendre, qu'il s'intéressait davantage à la maîtresse qu'à nos réponses...



Ma classe (juin 1946)

Les récompenses dont l'institutrice nous gratifie pour le travail accompli et réussi se limitent le plus souvent à une image pieuse tandis que, pour signaler nos performances journalières, elle colle des anges ou des étoiles en tête de nos devoirs. Dans mes dernières années arrive l'argent scolaire avec lequel on peut acheter divers articles qu'elle se procure dans les librairies ou les magasins de variétés appelés « 5-10-15 ». À la fin de l'année, la distribution des prix est présidée par le curé ou le vicaire de la paroisse, parfois accompagné d'un commissaire. C'est une journée importante, la dernière de l'année scolaire, et les prix couvrent plusieurs domaines. Il y a bien sûr le prix d'excellence réservé à l'élève qui a la meilleure note dans sa division, mais aussi celui de français, d'arithmétique, d'histoire, de géographie, de dessin. D'autres récompenses s'ajoutent pour la plus belle écriture, pour la conduite, l'assiduité, la ponctualité, la propreté, etc. Ce qu'on donne : des missels, des chapelets, des crucifix, des crayons, des livres de lecture, des bénitiers, etc. Le prêtre profite de la circonstance pour poser quelques questions et aussi pour donner ses conseils de vacances : obéir à ses parents, dire son chapelet et surtout... rester pur ! Début des vacances, on revient de l'école en cueillant des fraises le long du chemin, et c'est la joie de la liberté et de la vie au grand air.

nad.bernard@tlb.sympatico.ca

Dès le 24 juin à la SHGHL



EXPOSITION
La Lièvre : une rivière à canot
Vernissage 24 juin 2017 – 14h



Découvrez l'histoire de Mont-Laurier
avec le circuit guidé
MARCHONS NOTRE HISTOIRE

Information 819 623-1900



Une collaboration de

La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes Laurentides

Souvenirs d'autrefois


avec Bernard Julien

La p'tite école (3e partie)

Il est intéressant de voir à quoi ressemblait un bulletin du Département de l'Instruction publique. Celui de ma neuvième année en 1948 indique que le nombre de matières enseignées était impressionnant et varié.

Des notions concernant l'agriculture pour les élèves des écoles rurales, je n'ai aucun souvenir en quoi elles consistaient; par contre, c'est l'enseignement religieux qui m'interpelle avec des réminiscences assez précises de l'histoire sainte à odeur de contes : le passage de la mer Rouge à pied sec, les horreurs de Sodome et Gomorrhe et la femme de Loth changée en statue de sel, le déluge et l'arche de Noé, le sacrifice demandé à Abraham d'immoler son fils, la naissance de Jésus dans une étable, etc. De même que l'apprentissage du petit catéchisme qu'on devait connaître sur le bout de ses doigts et qu'on y consacrait un mois entier en sixième année.

On remarque que la place du français avec ses quatre volets occupe la part du lion et que mes résultats sont plutôt bons ! En ce qui concerne l'écriture et le dessin, mes performances sont "limites" ... De même qu'en thème anglais et en agriculture !



DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
QUÉBEC
SERVICE DES EXAMENS OFFICIELS
JUIN 1948.

Notes obtenues par :

Bernard Julien
(Élève)

ha.s.
(École)

M^{re} Jeanne de Neuville
(Municipalité scolaire)

Certifié par *J. Lavallée* Fonction *Inst.* Date *30 juin 1948.*

NEUVIÈME ANNÉE

Matières	Notes	Maxi-obtenues	mun
Catéchisme	44.	50	
Évangile et Liturgie	36.	50	
Orthographe (dictée)	75.	100	
Rédaction	84.	100	
Lecture expliquée	92.	100	
Grammaire et analyse	99.	100	
Arithmétique et mesurage	91.	100	
Algèbre	91.	100	
Comptabilité	91.	100	
Histoire du Canada et géographie	48.	50	
Connaissances scient. usuelles et hygiène.....		50	
(garçons—écoles urbaines)			
Economie domestique		50	
(filles—écoles rurales et urbaines)			
Agriculture	37.	50	
(garçons—écoles rurales)			
Thème anglais	36.	50	
Version anglaise	43.	50	
Écriture	32.	50	
Dessin	30.	50	
Total	939.	1000	

Note d'appréciation : *Dr. Distinction*

À ne pas manquer cet été !



EXPOSITION
La Lièvre : une rivière à canot
Jusqu'au 29 juillet 2017



Jusqu'au 12 août 2017
Découvrez l'histoire de Mont-Laurier
avec le circuit guidé
MARCHONS NOTRE HISTOIRE

Information 819 623-1900



Souvenirs d'autrefois

avec Bernard Julien

La religion (1ère partie)

La religion est omniprésente dans notre vie de tous les jours et détermine en grande partie nos actes, notre manière de vivre et de penser. Elle est ponctuée par une série de pratiques religieuses obligatoires ou fortement recommandées par l'Église.

La prière quotidienne fait partie du rituel dont on ne peut se soustraire sans bonnes raisons. Le matin, après le déjeuner, on récite en famille des oraisons pour demander à Dieu de bénir la journée. Papa, lui, a déjà fait les siennes seul car il retourne tôt à l'étable pour terminer le travail commencé avant le repas : nettoyer les dalots, mettre une nouvelle litière, balayer les allées. Dans ce premier exercice religieux de la journée, tous les actes y passent (acte d'adoration, de foi, d'espérance, de charité, de contrition, de remerciement, d'offrande, d'humilité et de demande) et, la voix encore engourdie par les vapeurs de la nuit, souvent écrasés sur nos chaises mais vite sermonnés, nous les enfants, nous balbutions les formules que nous connaissons par cœur. Le soir, peu après le souper, c'est le chapelet, suivi de certaines autres prières lues sur un grand carton et qui commencent par : *Mettons-nous en présence de Dieu et adorons-le*. À partir du moment où le cardinal Léger récite tous les soirs à 7 heures, au poste CKAC de Montréal, le chapelet en famille, c'est notre rendez-vous quotidien. Comme nous soupçons assez tôt, c'est un peu pas mal contraignant car cette dévotion nous oblige à ne pas nous éloigner de la maison pour être là à cette heure précise. Impossible de s'y soustraire. Plus tard, le cardinal Roy de Québec suivra l'initiative du Prince de l'Église (c'est ainsi que le cardinal Léger aimait humblement se faire appeler).

Le dimanche nous nous rendons tous à l'église pour la grand-messe dominicale. Nous payons à la fabrique la location d'un banc qui nous est réservé pour l'office. On est assuré d'une place et, fait à remarquer, c'est toujours l'homme qui s'assoit au bord, les femmes se rangeant



Station de chemin de croix.

tout au fond. Ces dernières doivent porter un chapeau, souvent orné d'une voilette qui couvre une partie du visage. Ceux qui n'ont pas de banc se placent debout en arrière alors que certains se faufilent dans ceux qui restent libres. Pour nous, les garçons, le chœur est l'endroit rêvé pour participer à la messe. Vêtus d'une soutane et d'un surplis bien empesé, nous prenons place tout près de l'autel, avec les autres enfants du village. Il existe aussi un jubé où se retrouvent des paroissiens souvent jeunes et surveillés par un frère mariste enseignant.

Pour le sermon, le prêtre qui en assume le rôle monte dans la chaire, vêtu d'un surplis, et après la lecture des annonces (mariages, baptêmes, horaire des messes, bingos, etc.), il prononce son homélie en commençant par une citation latine. Quelques hommes en profitent pour sortir sur le perron de l'église et discuter ou fumer une "bonne pipe". Après le sermon, les marguilliers font la quête et le plateau se remplit de *cennes noires*, au grand dam du curé qui lorgne les rares 5¢ ou 10¢ qui y sont déposés. À cette époque, nous ne communions pas à cette messe tardive parce qu'il ne faut avoir ni bu ni mangé depuis minuit la veille. Maman profite souvent du temps dont elle dispose avant la messe pour faire les quatorze stations du chemin de croix avec un ou deux enfants autour d'elle.

nad.bernard@tlb.sympatico.ca

La SHGHL sera à la **Fête au centre-ville le 21 juillet**.
Venez nous visiter à notre kiosque !



EXPOSITION
La Lièvre : une rivière à canot
Jusqu'au 29 juillet 2017



Jusqu'au 12 août 2017
Découvrez l'histoire de Mont-Laurier
avec le circuit guidé
MARCHONS NOTRE HISTOIRE

Information 819 623-1900



Souvenirs d'autrefois

avec Bernard Julien

La religion (2e partie)

Une pratique religieuse qu'on ne manque jamais, les enfants et maman, c'est le «premier vendredi du mois». On part tôt le matin en voiture, été comme hiver, et on se rend d'abord à la sacristie pour la confession. Là nous attendent des prêtres pour, au nom de Dieu, pardonner nos péchés. Les files sont parfois longues puisqu'on favorise beaucoup l'aveu de nos fautes au moins une fois par mois. Certains, las d'attendre, volent leur place en se précipitant dans le confessionnal dès que le pénitent précède quitte les lieux. À la messe qui suit, chacun va recevoir l'hostie que le célébrant dépose sur notre langue en disant : *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam aeternam. Amen.* Pas question de toucher au «pain divin», seul le prêtre a ce privilège. Et on doit laisser fondre l'hostie sur sa langue et éviter de la toucher avec ses dents, ce qui s'avérerait un péché. Certaines femmes se font refuser la communion à cause de décolletés trop plongeants ou d'absence de manches à leur robe. Après l'Année mariale de 1954, on instaurera une autre coutume, celle du «premier samedi du mois», mais cette pratique ne sera pas tellement suivie par notre famille. Lors de cette année mariale, une statue de la Vierge circule à tour de rôle dans chacune des maisons de la paroisse, et c'est avec dévotion qu'on l'accueille chez soi.

Deux temps forts marquent l'année liturgique, soit l'Avent et le Carême. Le temps de l'Avent est une période préparatoire à la fête de Noël, et la seule manifestation dont je me souviens, c'est qu'on ne mange pas de sucrerie avant le jour dit. On prépare sagement la venue du petit Jésus. Les vêtements liturgiques que le prêtre revêt pendant ces quatre semaines sont violets, signe de renoncement et je dirais «d'austérité». Quant aux



Statue toujours présente dans la maison.

quarante jours du carême, c'est vraiment une période de pénitence qui débute par le mercredi des Cendres. On se doit de faire des sacrifices, soit en nourriture par le jeûne, soit en étant plus obéissant, soit en se privant volontairement de quelque chose qu'on aime faire. Je me souviens qu'une année maman nous a demandé de ne pas écouter l'émission de radio *Madeleine et Pierre* — émission conçue spécialement pour les enfants et qu'on écoute «religieusement» — et, pour moi, ce fut un gros sacrifice... que je n'aurais sûrement pas choisi moi-même. Il y a eu une reprise un peu plus tard, et c'est avec un véritable sentiment de culpabilité que j'ai écouté la série. Quant à l'abstinence, on ne mange pas de viande le mercredi des Cendres¹ et tous les vendredis, mais on n'a jamais vraiment coupé dans les quantités. Comme on ne consomme pas de poisson, c'est dire que les fèves au lard et les œufs ont dû figurer au menu. Même les collations après le retour de l'école, je crois bien qu'on les a toujours prises, comme celle de boire un œuf battu auquel on ajoute du sucre, du lait et des céréales Kellogg's.

nad.bernard@tlb.sympatico.ca

1) C'est ce jour-là que le prêtre dépose sur notre tête des cendres en prononçant ces mots : «Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière.» Pas de quoi flatter notre ego !

Jusqu'au 12 août 2017

Découvrez l'histoire de Mont-Laurier
avec le circuit guidé
MARCHONS NOTRE HISTOIRE

Information 819 623-1900



Souvenirs d'autrefois

avec Bernard Julien

La religion (3e partie)

Le dimanche des Rameaux est pour nous l'occasion d'aller chercher dans le bois, en raquettes le plus souvent, des branches de sapin avec lesquelles on fait des rameaux. Ces derniers, une fois bénis par le prêtre, servent à acclamer le Christ. Ils remplacent les palmes qui représentent davantage l'entrée triomphale du Roi des Juifs à Jérusalem, mais ils ont le mérite de ne rien coûter. Nous voilà prêts pour la Semaine sainte.

Cette semaine qui marque la fin du carême est pour moi comme une délivrance. On sort enfin du temps de pénitence, on voit venir les belles journées du printemps, promesse d'un été enchanteur. La messe du Jeudi saint, fête de l'Eucharistie et cérémonie du «lavement des pieds», puis l'office du Vendredi saint qui évoque la mort du Christ nous préparent à la grande fête de la Résurrection, Pâques. Le jeudi les cloches s'en vont à Rome (façon de dire qu'on ne les entendra pas avant la messe du dimanche suivant) et le vendredi est un véritable jour de deuil. On dirait que tout est arrêté, figé dans le temps. À la radio, ce ne sont que des airs liturgiques qu'on entend, entrecoupés de propos religieux. Les magasins, les restaurants sont fermés. Dans l'après-midi, quand trois heures sonnent, on ne peut pas ne pas penser à la mort du Christ, cloué sur une croix entre deux voleurs, le bon et le mauvais larron. Il me reste de cette journée une tristesse profonde, un goût amer de même qu'un besoin de solitude et de réflexion. Le samedi midi cependant marque la fin du jeûne et pour le souligner il est de tradition de déguster un jambon bien ficelé. On tombe, si on peut dire, dans l'autre versant, celui du renouveau. Pâques d'ailleurs veut dire «passage» et, pour fêter cet événement, les femmes coiffent souvent un nouveau chapeau en signe de réjouissance. Si la température le permet – surtout si on arrive à la fin d'avril – ce sont les bibis de paille qui sortent du placard.



Le calvaire du rang

D'autres fêtes religieuses sont célébrées en cours d'année. Le 1er novembre, la Toussaint – fête de tous les saints –, et le 2, le jour des Morts. Cette journée est consacrée à gagner des indulgences en récitant sept Pater, sept Ave et sept Gloria Patri pour les âmes du purgatoire. On doit sortir de l'église entre chaque groupe d'oraisons et je me rappelle qu'on accomplissait ce rituel plus d'une fois afin d'alléger le temps de souffrance des fidèles défunts. On pouvait aussi accumuler des indulgences pour soi-même, ce qui pouvait nous permettre d'accéder plus rapidement au royaume des cieux sans passer par le purgatoire.

Il ne faut pas oublier la Circoncision le 1er janvier, l'Épiphanie le 6 du même mois (fête des Rois), l'Ascension de Notre-Seigneur (c'est ce jour-là que je suis né), l'Immaculée Conception le 8 décembre et la fête de saint Joseph le 19 mars, célébrée religieusement au séminaire de Mont-Laurier, son patron. En cours d'année, Les Quarante-Heures sont des moments d'adoration continus devant le Saint-Sacrement, et c'est le devoir des chrétiens d'en assurer une présence ininterrompue.

nad.bernard@tlb.sympatico.ca

Venez découvrir l'histoire des bâtisseurs de notre région



Le 1^{er} octobre 2017

Retour du grand circuit historique commenté

La route des pionniers

Information et réservation 819 623-1900



Souvenirs d'autrefois

avec Bernard Julien

La religion (4e partie)

Presque chaque automne, le curé organise la retraite paroissiale. Des sermons sont faits par des prédicateurs appartenant le plus souvent à des communautés religieuses. Ces rencontres ont lieu le soir après le souper, et maman tient beaucoup à suivre ces instructions. On aborde tous les sujets, du devoir des époux de faire des enfants à des sermons sur l'obligation d'honorer ses parents, de respecter son corps, de payer sa dîme, d'être honnête, etc. Il y a toujours un prêche grandiloquent sur l'enfer. Le prêtre ne ménage pas ses effets pour décrire ce qui attend les âmes pécheresses : les flammes de l'enfer. Pour nous, écoliers, un jour ou deux sont consacrés en début d'année scolaire à ces rencontres spirituelles. Le sujet sur lequel on insiste le plus, c'est la pureté où le pêcheur compare notre corps à un ciboire vivant. Rien de moins !

Certaines périodes de l'année sont spécialement consacrées à des cultes particuliers. Ainsi mai est le « mois de Marie ». Pour l'occasion, à quelques reprises, le soir après le souper, on se réunit autour d'un calvaire pour rendre hommage à notre Mère à tous. On récite le chapelet et on chante des cantiques à la Vierge comme : *C'est le mois de Marie, c'est le mois le plus beau / À la Vierge chérie, disons un chant nouveau*. Mars incite à prier saint Joseph, le patron des charpentiers, tandis qu'octobre est le mois du Rosaire¹ et juillet celui de la bonne sainte Anne. Il nous arrive d'y aller en pèlerinage, de même qu'au Cap-de-la-Madeleine. Je me rappelle d'un voyage par train pour prier Notre-Dame-du-Cap, et le plus grand souvenir que j'en ai, ce sont les centaines de lampions qui brûlent dans la première petite chapelle, et aussi... les odeurs nauséabondes provenant du moulin à papier de l'endroit !

Enfin, une démarche qui dure tout le mois de mai quand nous sommes en sixième année : le petit catéchisme préparatoire à la communion solennelle. On appelle cette période: marcher au catéchisme. Les cours sont alors interrompus et nous nous rendons à la salle paroissiale afin de rencontrer le vicaire ou le curé qui nous explique le catéchisme et qui vérifie nos connaissances. Chacune des réponses aux 508 questions doit être récitée par cœur, sans



Ma communion solennelle (1945)

en manquer un seul mot. Comme la maîtresse a bien préparé chacun de nous, il nous est relativement facile d'obtenir notre diplôme. Cette année-là, en 1945, j'ai voyagé une partie du mois de mai en autobus (quelques rares fois à bicyclette) pour me rendre au village. Je dînais chez tante Valéda et après le catéchisme je me rendais chez elle pour attendre l'heure du retour. Elle m'envoyait alors chercher le courrier dans son casier postal et, loin de son regard, je pouvais rencontrer discrètement une fille qui s'y trouvait toujours, comme par hasard. C'est pendant ces journées que la fin de la guerre est annoncée – ce qui nous vaut un congé immédiat alors que les cloches de toutes les églises répandent la bonne nouvelle. Le tout se termine par une messe où les élèves de sixième année – jeunes filles en robe et voile blancs, garçons avec un ruban (blanc lui aussi) sur le revers de leur veston – reçoivent de façon solennelle le corps du Christ.

nad.bernard@tlb.sympatico.ca

En septembre, les chroniques de Bernard Julien font relâche et vous reviendront dès le 11 octobre prochain. Les deux prochaines parutions de «Souvenirs d'autrefois» porteront sur la famille Labelle, une collaboration spéciale de Linda Théodossiou.

1) Le rosaire est une séquence de trois chapelets où l'on médite sur les Mystères qui sont : Joyeux, Dououreux et Glorieux.

Venez découvrir l'histoire des bâtisseurs de notre région



Le 1^{er} octobre 2017

Retour du grand circuit historique commenté

La route des pionniers

Information et réservation (avant le 22 septembre) 819 623-1900



Souvenirs d'autrefois

Le médecin de campagne

En juillet 1958, fraîchement diplômé, le docteur Claude Labelle débute sa pratique en ouvrant son bureau dans le village de Ferme-Neuve. En ce temps-là, le médecin est disponible 24 heures par jour et 7 jours par semaine. Son bureau où il reçoit ses patients en consultation est aussi une petite salle d'urgence. Ainsi, le médecin fait face et soigne une multitude d'affections variées allant d'un mal d'oreille, d'un accident de la route, de l'amputation d'un membre à une crise d'hystérie et ce, à toutes heures du jour ou de la nuit. Le médecin soigne, fournit les médicaments et rassure ses patients.

À la fin de sa journée au bureau, le docteur Labelle visitait à domicile ses patients atteints de maladie chronique, il pouvait faire cinq à six visites par jour. Les gens étant limités sur le plan financier, ils avaient de la difficulté à se déplacer. Le médecin n'était pas toujours payé pour le travail effectué, par contre, certains patients lui témoignaient leur gratitude en lui donnant du gibier, du poisson ou du sirop d'érable. Une consultation était payée 2\$, alors qu'un travailleur manuel gagnait 5\$ par jour. Il est évident que pour plusieurs familles le coût des soins de santé étaient hors de leur portée.

Au bureau, le docteur Labelle était assisté de sa conjointe Lucille. Cette dernière participait aux chirurgies mineures, accueillait les patients, entretenait le bureau, les équipements et stérilisait les instruments. À domicile, lors des accouchements, le docteur Labelle était secondé par une sage-femme ou par une femme de la famille soit une mère, une grand-mère, une tante ou une voisine. Ces femmes s'occupaient des soins au bébé et assuraient les relevailles de la mère. Les femmes accouchaient à la maison car l'accouchement à l'hôpital était trop onéreux. Un accouchement à domicile coûtait 10\$, alors qu'un accouchement à l'hôpital, où la femme était hospitalisée de neuf à dix jours, coûtait entre 300\$ et 400\$. Le docteur Labelle a aidé à mettre



Journal L'Écho de la Lièvre, 20 juin 1958

au monde environ 400 bébés à domicile. Œuvrant en obstétrique pendant 25 ans c'est autour de 3 000 femmes qui ont donné naissance à leur enfant avec son aide et son savoir-faire.

En 1962, le docteur Labelle se joint aux docteurs Ouellette et Verdicchio à la clinique Lachapelle de Mont-Laurier afin de se rapprocher de l'hôpital et ainsi réduire le temps de déplacement. Les gens consultaient à la clinique et s'ils se retrouvaient à l'hôpital, le médecin s'y rendait pour soigner ses patients. Avant l'avènement de l'assurance-hospitalisation en 1961, la grande majorité des actes médicaux étaient dispensés à la clinique ou à la maison. Par la suite, la pratique médicale s'est graduellement déplacée vers l'hôpital en raison de la gratuité des services. Avec la Régie de l'assurance-maladie du Québec, organisme institué en 1969, les québécois ont désormais accès aux soins de santé sans frais ce qui a un impact direct sur la pratique médicale, car de plus en plus de gens acceptaient d'être soignés n'étant plus restreint par l'aspect financier.

Par Linda Théodossiou

Venez découvrir l'histoire des bâtisseurs de notre région



Encore quelques places disponibles !

Le 1^{er} octobre 2017

Retour du grand circuit historique commenté

La route des pionniers

Information et réservation (avant le 22 septembre) 819 623-1900



Souvenirs d'autrefois

La Boulangerie Labelle



À la Boulangerie Labelle en 1972. P118 Fonds Studio Fleur de Lys.

C'est en 1926, qu'Arthur Labelle, alors âgé de 18 ans, a fondé la Boulangerie Labelle qui était située, alors, sur la 12^e rue à Ferme-Neuve. Monsieur Labelle avait fait construire un four en briques pour la cuisson du pain et monsieur Adonias Boivin agissait à titre de maître boulanger. Par la suite, monsieur Antonio Dupuis l'a remplacé et il a œuvré à la boulangerie pendant une trentaine d'années. La farine Five Roses et Robin Hood était achetée à Montréal et acheminée à Mont-Laurier par le Petit train du Nord. Les cultivateurs, en allant chercher la moulée des animaux à la gare de Mont-Laurier, rapportaient la farine à la boulangerie. Les cultivateurs se déplaçaient en traîneau l'hiver, communément appelé la «sleigh» et en voiture à cheval pendant l'été.

Les gens qui vivaient dans le village de Ferme-Neuve allaient à la boulangerie le matin et en après-midi pour acheter leur pain frais du jour. Fabriqué essentiellement de farine de blé, on pouvait se procurer, entre autres, du pain tranché, du pain croûté, du pain baguette et une «fesse» de pain, soit deux pains collés et cuits ensemble. Le pain était livré dans les villages de Lac St-Paul, Mont St-Michel et Ste-Anne du Lac toujours en traîneau ou en voiture à cheval, selon la saison. Au début des années '50, la livraison s'est étendue jusqu'à Mont-Laurier. Afin de fidéliser la clientèle, monsieur Labelle prônait la qualité et la fraîcheur du produit ainsi que le très bon service.

En 1949, monsieur Labelle construit une nouvelle boulangerie derrière la boulangerie existante et cela marque le début de la mécanisation pour la fabrication du pain. Le pain se faisait pendant la nuit et il était livré au petit matin. À ce moment-là, incluant les livreurs, la boulangerie comptait une dizaine d'employés.

En 1970, monsieur Labelle forme une compagnie avec son fils Ghislain Labelle et cela marque le début d'une expansion pour la boulangerie. En 1971, la compagnie acquiert la Boulangerie Bertrand et en 1974, la Boulangerie Coursol. A la suite de ce dernier achat, la Boulangerie Labelle quitte Ferme-Neuve pour s'installer à Mont-Laurier sur la rue du Portage au coin de la rue Alix. D'autres membres de la famille Labelle se joignent à la compagnie et forment ainsi une entreprise familiale très florissante.

Dans les années '90, la Boulangerie Labelle est un acteur important de l'économie locale en donnant de l'emploi à une cinquantaine de personnes. Durant ces années, 88% du pain vendu dans notre région provient de la boulangerie Labelle. Entre-temps, la compagnie Multi-Markets achète plusieurs petites boulangeries à travers le Québec. Ne pouvant faire face à ce type de concurrence, c'est avec beaucoup de regrets que la Boulangerie Labelle est vendue à Multi-Markets en 2001, entraînant ainsi la perte de plusieurs emplois.

Par Linda Théodossiou



Goûter conférence

Le comté de Labelle, un rouage important de la guerre froide nucléaire dans la décennie 1960

par Benoît Thibeault accompagné de Louis-Michel Noël

Mercredi 11 octobre 2017 – 17h30 à Mont-Laurier

Billets 30 \$ - Goûter inclus – Apportez votre vin

Information et réservation 819 623-1900

Cours d'initiation à la généalogie - 16, 23 et 30 octobre 2017

Coût : 75 \$ (50\$ pour les membres) – Bienvenue aux débutants !



Souvenirs d'autrefois

avec Bernard Julien

Souvenirs de mes parents

Mes souvenirs ne seraient pas complets si je ne vous parlais pas de mes parents. Ils sont à l'image de tous ces parents – de vos parents certainement – qui ont besogné fort pour élever leur famille. Familles nombreuses, rarement désunies. Ils nous ont donné la vie, nous ont légué leurs valeurs et leur savoir et surtout nous ont confortés de leur amour. Ils ont guidé nos premiers pas, ont travaillé sans compter, du matin au soir, inlassablement, pour que nous ayons un avenir assuré. Non sans angoisse parfois devant la tâche à mener à bien. Quand on a huit, dix ou une quinzaine d'enfants, comment assurer le futur de chacun? Comment «établir» les garçons sur une terre? Dans cette optique, je me souviens que, du haut de la chaire, le curé faisait des prêches pour promouvoir la colonisation des grands espaces de l'Abitibi. Sans oublier non plus d'en recruter pour de futures vocations sacerdotales ou religieuses. Pour les filles, restait l'espoir qu'elles trouvent un bon «parti», à moins qu'elles ne deviennent «bonnes sœurs», maîtresses d'école ou infirmières.

De quelle façon traduire fidèlement ce que nos parents ont été pour nous? Pour moi? Le temps a laissé des vides, des espaces innommables, mais il a surtout ce pouvoir immense d'élargir nos perceptions de ce qu'ils étaient. Tout petits, nous les aimons, ils sont nos héros. Ils sont uniques. Puis on s'affranchit, on s'en éloigne tout en s'en rapprochant davantage. Mystérieux phénomène : la distance et le temps créent non un mur mais un sentier pour rejoindre plus étroitement les êtres aimés. Les différends s'amenuisent, les moments heureux deviennent plus lumineux, des liens différents – entre adultes – se créent, plus intimes, plus humains. Une sorte de connivence s'installe. Pour d'autres malheureusement des blessures demeurent et s'enveniment si l'enfance n'a pas été heureuse et si des liens ont été brisés.



Mes parents devant la maison paternelle vers 1960.

Quand on est vieux – et c'est mon cas –, les retours en arrière sont inévitables (qu'y a-t-il d'ailleurs devant nous?) et ils nous permettent de jeter dans le rétroviseur un regard attendri. Mes parents n'étaient pas parfaits – et tant mieux –, ils s'accrochaient à la vie, accomplissaient «leur devoir», un terme bien présent dans le contexte très catholique de l'époque, et menaient une vie paisible.

C'est avec une grande pudeur et une certaine gêne que j'entre dans l'univers de ma mère et de mon père, la partie sans doute la plus représentative de ce qui forme l'essence même d'une famille de terriens dans le sillage de la Seconde Guerre mondiale. C'est dans les petits détails du quotidien que je veux vous les présenter, dessinant ainsi un portrait assez juste des liens qui unissaient une famille et de l'atmosphère qui y régnait.

L'amour d'une mère est une richesse infinie dont on se souvient toujours.

La bonté et la sagesse d'un père restent bien ancrées tout au fond de nous.

nad.bernard@tlb.sympatico.ca

La Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides

Assemblée générale annuelle

Le 12 novembre 2017 - 13h30

**Centre communautaire Gérald-Ouimet
15, rue Émard, Lac-du-Cerf**

**Conférence sur un volet de l'histoire de
la municipalité de Lac-du-Cerf
Conférencier : Bernard Émard**



Souvenirs d'autrefois

Souvenirs de ma mère (1)

avec Bernard Julien

À l'époque, la place d'une épouse et d'une mère de famille est à la maison. Son rôle s'impose tout naturellement dans le monde rural. Elle est véritablement la «reine du foyer». Une bonne partie de son travail se passe d'ailleurs dans la cuisine et autour du poêle. Préparer les repas pour toute la marmaille n'est pas une sinécure. C'est neuf appétits que maman a à satisfaire ! Affublée de son éternel tablier — qui recouvre complètement le devant de ses robes —, elle mijote avec ardeur les plats qui nous régaleront tant. Et elle veut qu'on mange bien, et de tout, même si ce n'est qu'une toute petite parcelle quand un mets plaît moins à quelqu'un. Jamais, je pense, elle n'est allée jusqu'à nous priver de dessert pour qu'on goûte au plat principal ou à la soupe — elle aurait eu trop peur qu'on ne s'alimente pas suffisamment. Elle adorait particulièrement les *fruitages*, tels les fraises, les bleuets et les mûres, avec de la bonne crème épaisse. C'était pour elle un régal, de même que la compote à la rhubarbe et à la citrouille. Quand elle offrait aux visiteurs un dessert alors qu'on avait le ventre bien rempli, elle insistait : «Ça se mange tout seul...» ou encore : «Ça fond dans la bouche.» Difficile de refuser ! Pour terminer ses repas, elle aimait bien savourer un morceau de pain avec du beurre, pour lui enlever le goût de sucré. Pour maman, beurre est significatif de produit de la ferme. Et la terre, c'était tout pour elle, son idéal de vie.

Elle s'acquitte avec brio de la bonne marche de la maison. En plus de gérer le budget de la famille, il lui revient d'effectuer les achats tant au plan de la nourriture que des vêtements ou de l'ameublement. Et elle remplit ces tâches avec beaucoup de modération, mettant à la bonne place l'argent disponible. Par souci d'économie, elle mène à bien toutes les besognes qui y contribuent : elle file la laine, tricote bas et gilets, tresse avec des retailles de tissu nombre de tapis,



Médaille de mère (vers 1896)

coud nos vêtements, rapièce ceux qui s'usent trop rapidement, confectionne les rideaux des fenêtres, nappes, etc. Avec une grande fierté elle nous parle de la belle nappe en lin dont elle avait tiré des fils pour en orner le pourtour et qui lui avait mérité un premier prix à une exposition de comté. Aucune plainte pendant toutes ces années sur l'ampleur du travail à accomplir. Au contraire, on la sent heureuse de participer à notre confort.

Active dans la maison, maman l'est tout autant dans les travaux extérieurs. Chaque matin et chaque soir, elle apporte sa collaboration pour traire les vaches avant de réintégrer la cuisine pour la préparation des repas de la famille. Le potager a toujours été «son grand œuvre» et il rapportait beaucoup en aliments de toutes sortes. Elle en était, comme on dit, orgueilleuse. De tempérament ambitieux, elle a vite compris que la culture des fraises pouvait lui rapporter quelque pécule. Elle s'y est donnée avec beaucoup de courage et de ténacité. Ce fut la même énergie qu'elle déploya dans l'élevage des poulets, ce qui encouragea probablement un de mes frères à devenir aviculteur.
nad.bernard@tlb.sympatico.ca

nad.bernard@tlb.sympatico.ca

Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides

AVIS DE CONVOCATION

Assemblée générale annuelle

Le 12 novembre 2017 - 13h30

Centre communautaire Gérald-Quimet

15, rue Énard, Lac-du-Cerf

**Conférence sur un volet de l'histoire de
la municipalité de Lac-du-Cerf**

Conférencier invité : Bernard Énard

**Remise des prix
Francine-Ouellette
Alfred-Gamelin**



Souvenirs d'autrefois

avec Bernard Julien

Souvenirs de ma mère (2)

Maman a toujours apprécié le changement, la modernité et je dirais la beauté. Comme la maison lui semblait un peu terne dans son revêtement de bardeaux non teints, elle s'est employée à convaincre papa de donner de la couleur à ce recouvrement. Et c'est en vert que notre demeure a pris nouvelle allure au début des années '40. Ce fut aussi un souci esthétique qui la poussa à peindre l'intérieur de notre habitation dont les murs étaient vernis. Je pense qu'à chaque changement, elle respirait mieux, satisfaite de la métamorphose.

Dans ses moments de loisir, le soir par exemple ou les dimanches où il n'était pas permis de travailler (certaines femmes défaisaient le tricot qu'elles avaient réalisé le jour du Seigneur), elle fredonnait des chansons qu'elle avait copiées dans un beau cahier cartonné. Et aussi des airs folkloriques dans les albums de la *Bonne chanson* de l'abbé Gadbois. Sa voix était douce, chaleureuse, enveloppante.

Pour sa tenue vestimentaire, maman était très fière et aimait porter du beau linge, simple, mais élégant. Comme à Pont-Rouge on ne trouvait pas toujours ce qu'il fallait, c'est habituellement à Québec qu'elle se rendait pour s'habiller, elle et toute la famille. Elle allait d'un magasin à l'autre, regardant, marchandant, évaluant ses maigres moyens et retournait le plus souvent chez le moins *chérant*. Tant chez les «Juifs» de la rue Saint-Joseph que dans les grands magasins, tels le Syndicat, la Compagnie Paquet ou Pollack, elle trouvait de quoi nous vêtir et se vêtir. Pour les chapeaux, c'était plus délicat... et plus long. Elle faisait souvent modifier telle ou telle partie pour que ces derniers conviennent à ses goûts. Quand la mode est passée aux robes et accessoires de couleur (on ne portait autrefois, la plupart du temps, que du noir ou



Départ pour la traite des vaches (1910)

du bleu marine), elle a vite sauté sur l'occasion pour paraître plus jeune et à son avantage. Je la vois encore, toute contente de nous montrer ses dernières acquisitions et soucieuse de nous voir approuver ses choix. Il faut dire qu'elle avait du goût pour se parer.

Deux anecdotes cependant vont perturber quelque peu la fierté de maman. La première se passe quand nos parents doivent se rendre à une soirée de fin d'année scolaire au collège de Lévis. Juste avant de monter dans la voiture – un taxi avait été requis pour l'occasion –, maman se rend au poulailler, probablement pour soigner les volailles ou ramasser les œufs, et chausse ses vieux souliers de travail. Malheureusement, elle oublie de les remplacer par des plus propres et s'aperçoit, mais trop tard, de la méprise. J'imagine qu'elle a dû se faire toute petite, si ce fut possible, pour camoufler l'erreur. Elle s'en est voulu longtemps, pensant que tout ce beau monde lui regardait le bout des pieds. L'autre fait s'est produit quand elle a décidé un jour de «rajeunir» un chapeau de paille un peu défraîchi. Cette aventure, bien réelle, je me permets de vous en faire part, sous forme de conte, dans ma prochaine chronique.

nad.bernard@tlb.sympatico.ca

Journée portes ouvertes à la SHGHL !

FÉDÉRATION QUÉBÉCOISE
DES SOCIÉTÉS DE GÉNÉALOGIE

Semaine
nationale de la
GÉNÉALOGIE
www.semainegenealogie.com

Mardi le 21 novembre 2017 de 10h à 15h30

Dans les locaux de la SHGHL
(385, rue du Pont, Mont-Laurier)

819 623-1900

www.semainegenealogie.com

Découvrez les ressources, les collections, les fonds d'archives et les différentes formations disponibles afin de vous aider dans vos recherches généalogiques. Bienvenue à tous !





Souvenirs d'autrefois

avec Bernard Julien

Souvenirs de ma mère (3)

(Cette anecdote est véridique, seuls les détails et la forme sont "romancés")

Depuis trois ans qu'elle le portait pour aller à la grand-messe, dès le dimanche de Pâques si la fête arrivait en avril. Minutieusement caché dans un coffre de cèdre, protégé jalousement dans du papier de soie blanc, il était déballé avec fébrilité chaque printemps. C'était comme une résurrection, presque aussi émouvante que celle du Christ : toutes les promesses de l'été étaient contenues dans cette cérémonie extatique.

Mais ce jour-là, elle était triste. Son chapeau de paille n'avait plus la belle apparence des premières années ; bien plus, il lui faisait honte. Le soleil, qu'elle fuyait par tous les moyens pour ne pas profaner le grain blanc de sa peau, avait traîtreusement attaqué le bleu royal de son bibi en forme de canotier. La paille, tressée de fort jolie façon, était d'un gris cancéreux qui la désolait. Et le ruban ne découpait plus de façon aussi élégante cet accessoire des grandes sorties.

Que faire ? Elle n'avait pas les moyens de le remplacer... Une idée géniale vint mettre un baume sur sa détresse : elle redonnerait de l'éclat à la paille amochée puis changerait la garniture défraîchie.

Tremplant dans l'encre les soies ténues d'un pinceau d'artiste, elle entreprit de rajeunir son «bijou occipital» avec un souci de perfection rarement égalé. Chaque brin de paille, chaque interstice reçut plus que son dû de cette teinture providentielle. Et puis elle changea le galon de satin blanc qui entourait la calotte par un joli



Ma mère devant la maison des Paquet vers 1910

voile rose retenu à l'arrière par une boucle finement nouée.

Ce dimanche-là, elle prit place dans le banc familial avec une fierté tout olympienne. Sa ferveur n'en fut pas atteinte, mais un brin d'orgueil — presque de la vanité — se reflétait dans ses yeux. On eût dit qu'un souffle nouveau s'était emparé d'elle, une sorte de dignité retrouvée. Toutefois, elle inclina humblement la tête au moment de l'élévation.

Après la grand-messe, elle eut hâte de rencontrer la parenté sur le perron de l'église et recevoir — qui sait — des félicitations pour son chef-d'œuvre royal. Les chantages s'égosillaient encore quand elle franchit le portique. Dehors une fine pluie l'attendait. Elle s'informait de la santé d'Antoine, du p'tit dernier de l'oncle Tit-Jos, de la grossesse d'Alma, de l'épicerie de tante Cécile, des déconvenues d'Avila et d'Émilia, des derniers travaux à la ferme quand elle sentit des gouttes d'eau couler sur ses cheveux et descendre sur son front et le long de ses joues. Elle enleva ses gants et passa la main sur... Horreur ! Ses doigts étaient bleus, tachés d'encre !

nad.bernard@tlb.sympatico.ca



Prise à l'occasion de la cueillette de bleuets, en 1930. De gauche à droite : Marie-Louise Therrien, Ange-Emma et Yves Lamarche, Bruno Aubry. Source: P68 Fonds Godfroy Lamarche de la SHGHL.



Souvenirs d'autrefois

avec Bernard Julien

Souvenirs de ma mère (4)

Au plan religieux, maman était ouverte aux innovations et aux modifications apportées à la liturgie. Habituee à boire son grand verre d'eau au lever – c'était pour elle un geste qui garantit la santé – elle a toujours trouvé difficile de ne pouvoir le faire si elle voulait communier à la grand'messe du dimanche. À l'époque, il fallait être à jeun depuis minuit pour recevoir l'hostie. Quand on a raccourci le temps à trois, deux ou une heure, ce fut reçu comme une délivrance. La messe face aux fidèles de même que l'emploi de la langue du peuple pour les offices ont tout de suite obtenu son adhésion. Respectueuse des décisions personnelles, jamais elle ne m'a fait le moindre reproche ou la moindre allusion sur mon abandon de la pratique religieuse. Elle a dit cependant à Louise, mon épouse, bien discrètement, à peu près ceci: «Je sais qu'il va y revenir un jour». Un jour...

Elle était rigoureuse pour obéir aux lois de l'Église, mais acceptait quand même qu'on puisse *adapter* certains préceptes. Le père Legault, de même que le père Marcel-Marie Desmarais, chroniqueurs populaires à la radio, ont eu une influence certaine sur sa façon de comprendre et de vivre la religion. Pendant le carême, consciente qu'elle ne pouvait se permettre le «jeûne intégral» sans porter atteinte à sa santé ni entraver son travail, elle sut doser ses portions de nourriture pour être en paix avec elle-même. En temps ordinaire, elle calmait ses fringales en prenant quelques fois par jour des cuillerées de gruau, mais elle s'en privait pendant ce temps liturgique. Les préceptes de l'abstinence, de la messe dominicale, de la confession fréquente ont toujours été observés.

Le rêve de toutes les familles dans ce temps-là, c'était d'avoir un prêtre parmi les enfants, ou une religieuse. Malgré que mes parents aient fait instruire quatre garçons dans cette op-



Mon arrière-grand-mère maternelle,
Marie Leclerc.

tique, aucun ne s'est rendu au sacerdoce. Nulle pression par ailleurs n'a été faite sur nous pour atteindre cet objectif. Le «bien» des enfants faisait partie de sa grande priorité. C'est beaucoup grâce à son initiative si nous, les garçons, avons poursuivi des études à l'extérieur. Chaque mois de septembre qui amenait le départ des enfants pour le collège, je la voyais pleurer en silence, tout l'avant-midi, les yeux rougis par la peine. Au moins une fois par année, elle faisait le voyage à Lévis pour nous rendre visite. Avec un sac de linge bien propre, elle montait à pied, pour éviter de payer un billet d'autobus, le fameux escalier qui escalade la falaise. Il ne faut pas oublier non plus que tous les mois elle nous retournait par la poste nos vêtements qu'elle avait lavés et repassés avec soin. Et dans le sac, souvent, du sucre à la crème – petite gâterie qui faisait tant plaisir – et aussi des pommes. L'emballage n'aurait pas été complet s'il n'avait été accompagné d'une lettre nous renseignant sur la famille. Elle nous écrivait d'ailleurs tous les quinze jours, et ses messages étaient grandement attendus. Il faut dire qu'à l'époque on était pensionnaire de septembre à Noël et de janvier à la mi-juin, sans aucune sortie familiale, et Internet n'existait pas pour communiquer...

nad.bernard@tlb.sympatico.ca



Enfants priant à l'église.
Collection Louis-Pierre Coursol.



Souvenirs d'autrefois

avec Bernard Julien

Souvenirs de ma mère (5)

Maman a toujours été bienveillante envers nous, sans nous imposer des contraintes ou des punitions exagérées. Si on était trop turbulents ou désobéissants, si on se chamaillait, les seules pénitences qu'elle nous imposait se résument le plus souvent à nous mettre à genoux dans un coin, ou encore à baiser le plancher (curieuse de punition). À ma connaissance, jamais de fessée, ni de gros mots. Et quand il nous arrivait quelque désagrément, elle se manifestait bien discrètement. Un matin, alors que je ne dormais pas, juste avant de nous rendre à la confesse pour le premier vendredi du mois, elle a vite compris que j'étais angoissé, et elle m'a rassuré sur la suite des choses. Et plus tard, quand on était parti aux études ou au travail, quelle réception lors de nos visites ! On la sentait proche, heureuse, réjouie de nous accueillir. Le plateau de bonbons, les petites attentions ajoutaient à la fête. Si on lui disait qu'on ne voulait pas la fatiguer, elle nous répondait ingénument : «C'est une bonne fatigue.»

Je l'ai accompagnée plusieurs fois quand elle prenait le train pour aller magasiner à Québec ou pour visiter l'un des garçons à Lévis. Un souvenir qui me fait sourire me montre maman me demandant de me faire tout petit pour éviter de payer mon billet. Les enfants voyageaient gratuitement jusqu'à un certain âge, et seul l'aspect physique comptait pour le contrôleur. Je m'enfonçais alors tout au bout de la banquette pour qu'on m'oublie avec l'espoir que tout se passerait bien. Je ne crois pas qu'elle usait de cette astuce de gaieté de cœur, mais quand on n'a pas grands sous pour vivre... Je me rappelle avoir été un peu honteux de suivre ses directives.

Certaines situations mettaient maman mal à l'aise ou angoissée. Elle craignait beaucoup les feux de cheminée et pour cette raison n'aimait pas qu'on attise trop fortement le poêle. Il faut dire que la longueur du tuyau qui



En visite chez moi en 1960

traversait la cuisine pouvait faire craindre le pire surtout que les années le rendaient bien mince. Une autre peur, c'était les orages violents qui coloraient certains jours ou certaines nuits d'été. Ce n'est qu'à la toute dernière minute qu'elle fermait portes et fenêtres, et on avait droit à l'éclairage à la chandelle si les coups résonnaient trop fort, de même qu'à l'aspersion des fenêtres avec de l'eau bénite. En ce qui concerne les «quêteux», je pense qu'elle les redoutait un peu. Si elle était seule avec les enfants, il lui arrivait de barrer la porte et nous demandait de nous dissimuler pour éviter qu'ils nous voient.

Dans les années qu'on peut qualifier de retraite — au moment où nos parents sont allés rester au village, une grande sérénité l'a habitée. Délestée des exigences d'une famille de sept enfants, elle occupait son temps calmement, se réservant de bons moments pour prier à l'église, faire quelques commissions, et causer avec les gens. Parfois elle allait passer quelques jours à la résidence de mon frère marianiste à Saint-Anselme où elle en profitait pour accomplir ses exercices religieux. L'idée de la mort l'angoissait-elle ? Il semble que, dans les dernières années, elle se sentait prête à partir... Même qu'un jour, je l'ai entendue dire : «Je pense qu'Il m'a oubliée.»

Elle était prête, et Il est venu...

nad.bernard@tlb.sympatico.ca

Toute l'équipe de la SHGHL

vous souhaite un joyeux temps des fêtes !



Bénédictio des skis, vers 1935. Source : Collection Andrée Matte-Godard.

